

Le Père DAVID.

Jean-Pierre-Armand DAVID est né à Espelette (Basses-Pyr.) en 1826. Son père, docteur en médecine, lui donna le goût de l'histoire naturelle et l'entraîna par monts et par vaux, le préparant déjà à ces immenses voyages qui se comptent par milliers de kilomètres.

Le Père DAVID est mort à Paris, chez les Lazaristes, le 10 novembre 1900, à l'âge de 74 ans, ayant repris ses fonctions de professeur dans le but de communiquer aux jeunes missionnaires le goût des sciences naturelles.



Si considérable que soit l'oeuvre d'un DELAVAY, celle du P. Armand DAVID la dépasse encore singulièrement en ampleur et en importance.

Mis par ses supérieurs au service unique des sciences naturelles, il en fouilla tous les domaines avec un égal bonheur. Il se révéla géologue, malacologiste, entomologiste, ornithologue et mammalogiste, tout aussi bien que botaniste, et dans ces divers champs de recherches, il fit les plus belles découvertes. « La variété de ses collections zoologiques n'a jusqu'ici jamais été égalée, écrivait en 1912 W. Limpricht, à plus forte raison dépassée. Quant à la géologie et à la botanique des régions qu'il a visitées, elles lui doivent leurs plus grands progrès ».

Un autre allemand, dès 1876, disait déjà de lui : « Il est l'un des explorateurs et des naturalistes les plus remarquables de tous les temps et pourtant n'est connu chez nous jusqu'ici que dans les cercles les plus étroits et, même là, fort incomplètement ». Ce que disait là Hartlaub de l'Allemagne de 1876, on pourrait peut-être le dire encore de la France de 1998.

Avant la fin de ses études, il est envoyé comme professeur au collège lazariste de **Savone**, où il crée un petit musée et forme des élèves, dont plusieurs se sont fait un nom dans la science ou comme explorateurs. En 1861, sur le désir du gouvernement français d'ouvrir des écoles à Pékin, il est désigné pour la Chine. Il vient à Paris et se met en rapports avec Elie de BEAUMONT, de QUATREFAGES, DECAISNE, BLANCHARD, E. MILNE-EDWARDS, qui le chargent de leur faire des envois d'objets d'histoire naturelle. La richesse de ses premiers envois donne à penser aux professeurs du Muséum que la Chine est un véritable Eldorado scientifique et ils obtiennent du supérieur des Lazaristes, M. ETIENNE une permission exceptionnelle pour exempter le P. DAVID de tout ministère apostolique et le spécialiser dans l'exploration naturaliste. En même temps le Ministère de l'I. P. accorde à l'entreprise le titre de Mission officielle, avec les subsides nécessaires pour en couvrir les dépenses.

Dans l'étude des voyages du P. DAVID, il faut sans cesse tenir compte d'un facteur introduit malgré lui dans la plus grande partie de son oeuvre et qu'il a signalé dans une lettre écrite en 1893 à Bretschneider: « mes relations de voyage et mes autres écrits relatifs à mes explorations sont tellement remplis de fautes et d'inexactitudes dues aux imprimeurs, que j'en rougis quand je les relis !... Dans la Préface des *Plantae Davidianae* on a mis Pékin sous la latitude de 42°, et ainsi pour beaucoup d'autres choses... Je voudrais pouvoir faire une refonte de mes trois explorations, corrigée, modifiée et surveillée par moi-même » C'est que ses manuscrits, envoyés de Chine, étaient imprimés à Paris, tandis que lui-même là-bas continuait ses découvertes. De là de nombreuses et graves fautes d'impressions, des erreurs énormes, comme celle qui a fait orienter en sens inverse la carte de l'un de ses itinéraires dans les *Archives du Muséum*.

C'est en 1862 qu'il fut désigné pour la mission de Pékin. A cette date la flore de la Chine était encore très peu connue et la faune encore moins. Les notions qu'en avaient vulgarisées les jésuites du XVIIIe siècle ne suffisaient pas à la science moderne et les missionnaires de la première moitié du XIXe n'avaient communiqué que des informations tout à fait fragmentaires et de portée assez réduite. D'ailleurs la Chine n'était ouverte aux explorateurs européens que depuis une vingtaine d'années, depuis la Guerre de l'Opium. De très rares savants d'Europe avaient pu, avant le P. DAVID, donner quelques coups de sonde : Fortune et le zoologiste Swinhoe. Il arrivait donc à une heure éminemment favorable, admirablement préparé d'ailleurs par sa forte culture scientifique.

Tout laissait pressentir l'intérêt considérable du Tchéli : sa situation à la latitude de Smyrne, de Naples, de Valence et de Lisbonne, les découvertes des savants russes en Tartarie et sur les rives de l'Amour, les modifications radicales du climat depuis l'époque où l'avaient décrit les *Lettres édifiantes* : une sécheresse persistante a transformé en une plaine triste et monotone un pays autrefois très boisé et arrosé de pluies abondantes. Aussi le P. DAVID, sitôt arrivé, se mit-il à l'exploration méthodique de la plaine de Pékin (1862). En septembre de la même année il poussait jusqu'à Siwantze, en dehors de la grande muraille, à 25 km au nord-est de Kalgan, où les Lazaristes avaient alors une mission. L'été de 1863 lui permet de parcourir pendant plusieurs mois les chaînes montagneuses de l'ouest de Pékin, entre autres le fameux Pehouachan (Ipehoachan) qui atteint 2 700 m. et le Tatchiaochan. De mai à novembre 1864, il explore, au nord-est de Pékin, le célèbre district de Jehol (Tschöng-tö de Stieler), dont les *Lettres édifiantes* avaient si souvent entretenu leurs lecteurs, et l'année suivante il reprend le chemin des mêmes régions. Dans toutes ces explorations, nous y reviendrons plus loin, ses observations portent à la fois sur toutes les branches de l'histoire naturelle : géologie et minéralogie, botanique, zoologie, et les collections qu'il en rapporte s'étendent à toutes ces disciplines diverses. Elles sont déjà très riches et leur entrée au Muséum fait date dans l'histoire de nos collections nationales. Ces recherches préliminaires sont, pour Armand DAVID, l'occasion de sa première publication scientifique, *Quelques observations sur les productions naturelles de la Chine* adressées à la Société d'acclimatation.

Elles révélaient l'aspect moderne du Tchéli: la vaste plaine de Pékin dont rien ne vient rompre la monotonie, pas un bouquet d'arbres, pas une haie, pas une broussaille, à peine quelques Mûriers ou quelques Ormes près des habitations, quelques Cyprès et quelques Gingkos au voisinage des pagodes ou des tombes spécialement honorées. Tout est livré à la culture. Par contre, autour de la plaine du Tchéli, se dressent à profusion les montagnes, à l'ouest des chaînes calcaires où des pics se dressent jusqu'à 1.000 et 1.200 mètres, avec des rochers d'un gris bleuâtre; au nord, vers la Mongolie, des mamelons granitiques aux contours arrondis.

La flore se montrait curieusement composite. Dans les plaines cultivées, où la végétation naturelle est si réduite, c'était un mélange de formes européennes et de formes asiatiques, avec des espèces de l'Europe centrale, des espèces sibériennes et des espèces analogues à celles de l'Inde. Dans les montagnes, ce qui frappait l'observateur, c'était une végétation abondante, mais uniforme. Les arbres, très claisemés, y sont des Chênes, des Châtaigniers, des Erables, des Noisetiers, des Peupliers, des Ailanthés. Un Abricotier sauvage y pousse à profusion et la Glycine y représente les lianes. Ni Bruyères, ni Saxifrages, très rarement des Ronces, mais indéfiniment ces champs d'Armoises si caractéristiques de la Tartarie et de la Sibérie.

Dans la faune, même mélange : le Blaireau, le Loup, divers Renards s'y rencontrent avec l'Ours du Tibet, l'Isatis (*Canis lagopus*) qui, pendant les hivers très froids, descend de la Mantchourie jusque vers Pékin, le **Tigre** dans les forêts mantchoues, la Panthère et l'Once qui se rencontrent assez près de la capitale. Quant à la Loure, jadis abondante, elle a été à peu près détruite par les Chinois. Parmi les rongeurs et les ruminants, les découvertes étaient nombreuses et remarquables. Milne-Edwards en entreprit la description presque aussitôt : l'Ecureuil gris-cendré (*Sciurus Davidianus*), le Cerf-Chameau (*Cerrus camelozdes*), l'Antilope caudata, abondante sur les hauteurs, étaient les plus sensationnels.

Le P. DAVID avait examiné tout ce qui pouvait fixer l'esprit d'un naturaliste dans le Tchéli, quand son attention fut attirée sur les Antilopes à goître et l'étrange Cerf du parc impérial de Nanhaitze, près de Jehol. Mais l'accès de ce parc était sévèrement interdit. Un jour, grimpé sur le mur, le missionnaire put apercevoir à distance le troupeau de Cerfs à longue queue, dont les mâles portaient une magnifique ramure, couchée en arrière et rappelant celle du Renne. C'était le Milou, animal totalement inconnu jusqu'alors, qui n'existait plus que là. Armand DAVID finit, en janvier 1886, par en obtenir des dépouilles, par les soldats tartares de garde au parc, tandis que, presque en même temps, sur les instances réitérées du lazarusite, notre chargé d'affaires s'en faisait offrir un couple à titre gracieux. C'est l'*Elaphurus Davidianus* E. Milne-Edw., sans doute éteint à l'état sauvage, et qui, même à l'état semi-domestique ne se survit plus aujourd'hui que grâce au P. DAVID. En effet l'unique troupeau fut presque exterminé par les soldats allemands qui campèrent en 1900 dans le Parc de chasse impérial et quelques individus épargnés périrent ensuite faute de soins ou de nourriture. Ce sont les quelques exemplaires vivants envoyés en France par le P. DAVID qui ont sauvé l'espèce, au moins jusqu'à nous : leurs descendants, au nombre de 150, sont encore aujourd'hui dans le Parc zoologique du duc de Bedford, à Woburn. Maintenant vont commencer les grands voyages de découverte.

Ils sont au nombre de trois, dont voici les grandes lignes :

- En 1866, premier voyage : exploration, pendant sept mois et demi de la Mongolie méridionale.
- En 1868, second voyage : exploration de la Chine centrale et du Tibet oriental.
- En 1872, troisième voyage : de Pékin à travers le Chansi, le Chensi, le Houpé, le Kiangsi et le Tché-kiang.

Le Tchéli exploré, les professeurs du Muséum exprimèrent au missionnaire le désir de le voir tourner son activité vers les régions occidentales de la Chine, et lui-même rêvait d'aller reconnaître l'Ourato (Ordoss), dans le sud de la Mongolie, encore totalement inconnu des Européens, et si peu connu même des lettrés de Pékin qu'il ne put trouver de carte et dut se contenter d'un croquis manuscrit dressé d'après les renseignements des lamas et où figuraient seulement quelques villes entre le Fleuve Jaune et l'Oulachan. Comme compagnon, il emmenait Louis CHEVRIER, frère coadjuteur de sa congrégation, et comme guide le fameux Samdatchiembda qui avait accompagné HUC et GABET. Le 13 mars 1866, il traversait la plaine de Pékin où les routes sont bordées de Sureau (*Sambucus Williamsi*). Dépassant la grande muraille intérieure, il suivait la route de Kalgan. De là, prenant nettement vers l'ouest, il gagne Koueihouachan (Koukouchoto), continue parallèlement à la chaîne du Tatsinchan, qui borde au nord la vallée du Hoangho dans la traversée de l'Ourato, et explore les montagnes de l'Oulachan (Wulaschan).

Pendant tous ses voyages, qu'il fait à pied, à côté des mulets, afin d'observer la nature de plus près, l'explorateur tient minutieusement son journal quotidien. Il y note tout ce qu'il observe : aspect physique des pays qu'il traverse, indications géographiques, nature du sol, phénomènes météorologiques, végétation, cultures, animaux domestiques et animaux sauvages. Ces pages, qui ont paru dans les *Nouvelles Archives du Muséum*, forment une mine de documents inépuisable. Après les chaînes calcaires à l'ouest de Pékin, apparaissent des porphyres verts et rouges, des masses volcaniques bleuâtres, des basaltes d'un gris violacé, remplis de petits cristaux aux environs de Souenhoafou. A une quinzaine de kilomètres au nord de Koueihouachan, se montrent des terrains carbonifères reposant sur granit et gneiss, tellement tourmentés que les couches de grès, de schistes et de houille se répètent plus de quarante fois sur le même point et toujours dans le même ordre. C'est un charbon excellent et bitumineux dont l'exploitation paraît très ancienne.

L'Ourato, dans cette saison printanière, est un magnifique pays couvert de fleurs, que le P. DAVID compare à la prairie subalpine. Dans les monts Oulachan surabonde un Rosier à fleur jaune (*Rosa xanthina* Lindl.), un bel arbre de la famille des Sapindacées, *Xanthoceras sorbifolium* Bnge, aujourd'hui répandu dans les parcs de l'Europe centrale, et l'abricotier sauvage, que DAVID trouve couvert de fruits.

Comme il connaît admirablement les oiseaux, il note au passage tous ceux qu'il rencontre, et décrit tout ce qu'il peut saisir de leur biologie. C'est au cours de ce premier voyage qu'il observe pour la première fois sur le continent la jolie Fauvette à dos bleu connue seulement du Japon (*Nemura cyanura*). Mais il ne néglige pas les quadrupèdes ni les autres groupes zoologiques, et réunit précieusement leurs dépouilles, ainsi que toutes les informations sur leur genre de vie.

Après ce premier voyage, le P. DAVID écrivait à Milne-Edwards : " Puisque les circonstances me le permettent, je voudrais faire quelque chose de mieux pour notre France et ne pas abandonner aux Anglais seuls l'exploration scientifique de l'Extrême-Orient". Les territoires auxquels il songeait étaient ceux de la Chine centrale et du Tibet oriental. Accompagné encore de Louis CHEVRIER, il quitte Pékin le 26 mai 1868, descend à Tientsin et gagne le Kiangsou. Pour attendre la saison favorable, il fait un séjour de quatre mois à Tchenkiang, à l'embouchure du Yangtseu. La région est pauvre aux yeux du naturaliste. Le P. DAVID y recueille et prépare cependant bon nombre d'espèces qui manquaient au Muséum : divers rongeurs, une trentaine d'espèces d'oiseaux, une soixantaine de poissons, reptiles et batraciens et 630 espèces d'insectes.

Il remonte alors le Yangtseu, lentement, en explorant ses bords. Un arrêt prolongé à Kioukiang lui permet de faire deux fois l'ascension de la montagne voisine, le Lonchan (Ly-chan), haute de 1.800 mètres. C'est là qu'il découvre une abondance prodigieuse d'énormes grenouilles dont le cri effrayant ne peut mieux se comparer qu'à l'aboïement d'un chien de très forte taille. "Je n'ai pu y croire que lorsque j'ai tenu le grand batracien dans mes mains" écrivait le P. DAVID, et il nomma lui-même cet animal *Rana latrans* David.

Pour mesurer son incroyable et universelle activité, voyons-le dès son arrivée à Kioukiang. On pourra, par cette page de son *Journal*, se rendre compte à quel point celui-ci constitue un document peut-être unique en histoire naturelle. « ma première journée est toute employée à reconnaître les productions des environs de Kioukiang, avec un empressement et une avidité que le naturaliste peut seul comprendre: ce pays est si différent de ceux que j'ai examinés jusqu'ici !... Les lacs d'eau claire sont couverts de *Trapa bicornis*, sur lesquels je vois courir de gracieux Parus (*Hydrophasianus sinensis*) aux longs doigts armés d'ongles démesurés. Les Chinois donnent le nom de Faisan d'eau (Choui-ki) à ces oiseaux noirs et blancs, avec une tache dorée sur le cou, et dont la queue mince est très longue. Quelques petites Sarcelles (*Nettapus coromandelianus*), à tête et collier noirs, butinent aussi

parmi ces herbes aquatiques et volent successivement du lac sur les toits des maisons.

L'une des plantes les plus communes est l'Ortie blanche ou Tchou-ma (*Urtica nivea*); elle croît dans tous les vieux murs, dans tous les fossés. Je remarque plusieurs Fougères nouvelles pour moi, entre autres l'espèce grim-pante si délicate et si élégante...

Comme le pays est complètement déboisé, les oiseaux sont peu nombreux. Ceux que j'aperçois aujourd'hui, outre les espèces aquatiques déjà notées, le Martin-pêcheur vulgaire et les Hérons blanc et cendré, sont: *Acridotherus cristellus*, *Ixos sinensis*, *Suthora Webbiana*, *Garrulax perspicillatus*, *Emberiza cioïdes*, *Tinnunculus alaudarius*, les *Hirundo gutturalis* et *dahurica*. Les Martinets communs de Pékin manquent ici comme à Changhaï.

Le Milan noir (*M. melanotis*) est aussi abondant ici que dans tout le reste de la Chine. Le seul Moineau du pays paraît être le Friquet (*Passer montanus*); les Corbeaux sont le *C. sinensis* et le *C. torquatus*. La Pie commune (*Pica media* ?) ne me semble pas abondante ici comme dans le nord.

En fait d'insectes, je capture *Papilio Xuthus*, qui est très nombreux, ainsi que le *Thaïs Telamon*, jolie espèce à longues queues, que je pensais jusqu'aujourd'hui propre seulement à la Chine septentrionale. Je prends aussi les Piérides du Chou et de la Moutarde, les Vanesses et Atalante, le Colias de Pékin, un *Macroglossa* nouveau, etc. Les principaux coléoptères qui m'offrent des formes nouvelles pour moi, sont deux Longicornes, deux Cétoines, deux *Anomala*. Il y a énormément de Libellules, une entre autres qui a les ailes noires; ces méchantes bêtes détruisent les Lépidoptères.

Mais je ne dois pas laisser les Papillons sans noter que, parmi les espèces prises aujourd'hui, il y en a encore trois qui me paraissent les mêmes qu'en Europe : *Polyommatus Phoas*, *Satyrus Phodra*, *Argynnis Adippe* » .

Tous les naturalistes reconnaîtront qu'il y a quelque chose de prodigieux dans une compétence aussi générale et dans un sens aussi aigu de l'observation.

De Kioukiang il revient à Changhaï pour déposer ses collections, explore jusqu'à Ningpo les rivages de la baie d'Hangchou, puis remonte de nouveau le Yangtseu, cette fois jusqu'à Tchouking, dans le Sseutchouan, avec quelques arrêts à Schaschi et à Itchang. La distance totale parcourue au cours de ce second voyage peut être estimée, d'après les calculs du P. DAVID, à 2.500 lieues, sans compter les courses quotidiennes de détail, qui doubleraient le parcours, soit un total de 20.000 kilomètres. Naturellement il continue à noter jour par jour toutes les espèces rencontrées, celles que récolte son domestique chinois, celles qu'il acquiert des indigènes. Partout il prend des informations, près des missionnaires, près des commerçants, près des chasseurs. Il fouille les environs des pagodes, sachant que ces réserves sacrées sont favorables à la conservation des espèces arborescentes. Il y découvre en effet un *Sterculia* à feuilles de Platane, un Erable à feuilles d'Orme, un Chêne à feuilles de Laurier. C'est des informations recueillies dans cette partie du voyage qu'il en vient à conclure que le point le plus avantageux pour ses recherches d'histoire naturelle paraît être la principauté de Moupinn. Ce sera, dit-il, sa « terre promise ». Là-bas il trouvera un collègue et pourra en faire son centre d'études, sans être gêné par les soupçons des populations chinoises. En effet celles-ci hostiles aux Européens, le regardaient facilement comme un espion des Occidentaux, cherchant à pénétrer dans les parties les plus reculées de l'empire, soit pour y lever des cartes, soit pour y découvrir des métaux précieux. A plusieurs reprises, il put à bon droit soupçonner des tentatives d'empoisonnement.

Il continue donc à remonter le Yangtseu jusqu'au confluent du Minho, remonte ensuite ce dernier jusqu'à Tchentou et se trouve ainsi au pied des derniers contreforts du plateau tibétain. A Tchentou il recueille de nombreux oiseaux nouveaux et se fait documenter sur la faune de Moupinn, sangsues, salamandres, poissons, oiseaux et quadrupèdes, tous très propres à attiser encore sa curiosité. En six jours, de la capitale il atteint la bourgade de Moupinn. Il y arrive le lundi 1er mars 1869 et ne la quittera que le 21 novembre de la même année.

Un petit collège y avait été fondé depuis 50 ou 60 ans par les missionnaires obligés de fuir la persécution chinoise. Ils avaient trouvé asile chez des populations Miao-tseu (Mantze). Dans cette petite principauté indépendante, située à plus de 2.000 m. d'altitude, il n'y avait alors que des forêts; mais les chrétiens chinois qui y suivirent les missionnaires se hâtèrent de les défricher et le pays prit dès lors un aspect chinois, c'est-à-dire dénudé.

Là le P. DAVID avait l'avantage d'une installation relativement stable et celui de pouvoir utiliser les élèves à ses recherches. La chasse aux oiseaux y fut particulièrement fructueuse. Mais les difficultés de la préparation restaient énormes. D'abord comment se procurer l'alun avec lequel conserver les peaux ? Puis, malgré l'altitude, une chaleur excessive et des pluies extrêmement fréquentes maintiennent l'atmosphère saturée de vapeur d'eau. Dans la montagne, les cris et les coups de fusil, disent les indigènes, suffisent à amener une pluie immédiate. Il n'a ni armoires ni caisses; les peaux sont presque aussitôt attaquées par les larves. On ne sait là-bas ce que c'est que des planches et il est obligé de faire lui-même le charpentier pour ses emballages. Les clous y sont inconnus. Et voici qu'en outre de longues et rudes souffrances intestinales, avec anurie, l'immobilisent loin de tout secours médical. Il lui faut se traiter lui-même, sans autres remèdes sous la main que les herbes des champs cultivés (1).

1. Il se guérit en ne consommant que du *Chenopodium album*.